

Tempus fugit ? Cirque Plume

[Parc et Grande Halle de la Villette](#)

- Date Du 24 septembre au 28 décembre 2014
- Écriture, mise en scène, scénographie et direction artistique Bernard Kudlak
- Composition, arrangements et direction musicale Benoit Schick
- Avec Nicolas Boulet, Marie-Ève Dicaire, Mick Holsbeke, Grégoire Gensse, Sandrine Juglair, Pierre Kudlak, Alain Mallet, Maxime Pythoud, Diane Renée Rodriguez, Molly Saudek, Benoit Schick, Brigitte Sepaser, Laurent Tellier-Dell'ova



Afin de ne pas épuiser tous les épithètes laudatifs, qu'il en reste un peu – la saison commence à peine – disons seulement que ce spectacle est merveilleux. C'est le plus propre et le moins poncif. On pourrait dire aussi poétique mais aussitôt Valéry nous sifflerait à l'oreille que *la plupart des hommes ont de la poésie une idée si vague que ce vague même de leur idée est pour eux la définition de la poésie*. Alors merveilleux ira très bien.

Le cirque a changé, c'est drôle. Le monde aussi, c'est vrai, ce qu'on appelle la société, et j'ai compris ce soir combien le premier est le miroir de la seconde. Du temps où l'homme se croyait sans trop de contestation *maître et possesseur* de la nature, les circassiens étaient arrogants, fiers, orgueilleux – vanité que rappelait chaque accident de parcours. Ils domptaient les animaux, exécutaient leurs numéros en masquant leur peur et leurs hésitations. Le spectacle devait continuer. Quand les fous étaient enfermés sans intention de les entendre, encore moins, s'il se peut, de les apaiser ou de les guérir, quand leur art n'était pas encore reconnu brut, on exhibait les meilleurs à la foire.

Aujourd'hui que les fous parlent et qu'on les écoute, que l'homme ne maîtrise plus grand-chose, le cirque se fait sans animaux, sans excès de confiance, avec des personnages de fous et de simples ; et avec trois fois rien, sans effet superflu, une simple poésie des objets, un peu de musique, une ingéniosité des lumières et l'inventivité du théâtre d'ombres, du théâtre tout court et du cinéma.



Aujourd'hui que nous croyons enfin la femme égale de l'homme – sans être forcément son avenir qu'on ne construit jamais seul – les femmes de la troupe sont plus assurées, funambules puissantes et trapézistes gracieuses, que les hommes. Mais pas forcément de cette beauté fardée d'antan – puisque tenter de se maquiller se révèle, pour l'une d'elles, périlleux et risible. Les hommes, eux, sont ridicules et fragiles. Il n'y a – presque – que d'eux que l'on rit. Mais toujours avec la compassion de se sentir semblables. Ils exécutent leurs numéros avec un manque d'assurance – feint – et une dérision magnifique.

Aujourd'hui que les morts gouvernent comme jamais les vivants, le cirque n'est plus cet art du pur présent décontextualisé. Non, un des circassiens est ouvrier de Sochaux, il évoque la guerre d'Algérie et on voit au loin, à un moment, le cortège braillard d'une manifestation.

C'est follement mélancolique. Trente ans que le cirque Plume dure et il y a de vieux corps qui ne peuvent – presque – plus que parler. Ils pensent à ceux qui comprirent que le cirque dit quelque chose de la vie et de l'homme avec une telle pauvreté de moyens et une telle prodigalité d'émotions que les larmes me vinrent aux yeux. A Chaplin et son chapeau – *c'est fou tout ce qu'on peut faire avec* – à Tati, à Fellini qu'on entend dans un air de clarinette. Le sous-titre du spectacle n'est pas pour rien *une ballade sur le chemin perdu*. Et pourtant, tout finit sur un air de samba. On rit aussi du rire des enfants. Je crois qu'on peut mettre une vie à le devenir.

Hugo Martin